



HAL
open science

Le concept de routine dans la socio-anthropologie de la vie quotidienne

Salvador Juan

► **To cite this version:**

Salvador Juan. Le concept de routine dans la socio-anthropologie de la vie quotidienne. Espace Populations Sociétés, 2015, Métro - boulot - dodo : quoi de neuf dans nos routines de mobilité?, 1-2, [16 p.]. <10.4000/eps.5935>. <hal-02304897>

HAL Id: hal-02304897

<https://normandie-univ.hal.science/hal-02304897v1>

Submitted on 31 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License



Espace populations sociétés

Space populations societies

2015/1-2 | 2015

Métro - boulot - dodo : quoi de neuf dans nos routines de mobilité ?

Le concept de routine dans la socio-anthropologie de la vie quotidienne

The Concept of Routine in the Socio-Anthropology of Everyday Life

Salvador Juan



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/eps/5935>

DOI : 10.4000/eps.5935

ISSN : 2104-3752

Éditeur

Université des Sciences et Technologies de Lille

Ce document vous est offert par Université de Caen Normandie



Référence électronique

Salvador Juan, « Le concept de routine dans la socio-anthropologie de la vie quotidienne », *Espace populations sociétés* [En ligne], 2015/1-2 | 2015, mis en ligne le 01 juillet 2015, consulté le 31 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/eps/5935> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/eps.5935>

Ce document a été généré automatiquement le 31 mai 2021.



Espace Populations Sociétés est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Le concept de routine dans la socio-anthropologie de la vie quotidienne

The Concept of Routine in the Socio-Anthropology of Everyday Life

Salvador Juan

- 1 La routine est le fondement universel des techniques corporelles rendant efficaces les activités ordinaires, les objets, les outils ou les jeux ainsi que les opérations de travail, constitutives de la partie la plus sédimentée du vécu. Elle renvoie, d'un côté, à la structuration institutionnelle – spatiale et normative – du temps et, de l'autre, aux automatismes personnels que chacun met en place, tant pour se protéger de l'incertitude menaçante que pour éviter la « tyrannie des petites décisions »¹ permanentes, libérant ainsi l'énergie vitale et une possible créativité. Plus l'existence personnelle se charge de matérialité, d'énergie, d'objets technicisés ou de machines, et plus l'évasion hors de la rationalité et des habitudes fixées prend de l'importance. Les routines sont l'envers de cet imaginaire ; elles sont nécessaires à l'existence comme conditions de ce qu'elles permettent aux plans temporel et spirituel².
- 2 C'est tout d'abord le champ dans lequel s'insèrent les routines qui nous intéresse ici, celui de la vie quotidienne, qu'il nous faut rapidement délimiter en désignant ses concepts fondamentaux. Puis c'est la définition des routines internes / externes ou privées et publiques qui nous occupera pour mieux examiner leurs spécificités en matière de mobilité dans le cadre de la structuration institutionnelle de la vie quotidienne.

1. La vie quotidienne comme cadre des routines

- 3 Les actions personnelles, pour autant qu'une certaine régularité caractérise leur réalisation, appartiennent au champ de la socio-anthropologie de la vie quotidienne, laquelle se trouve donc étroitement liée au répétitif. Cependant, ce champ ne concerne que les activités dites « sociales » : articulées aux déterminants structurels ou spatiaux et se rattachant à un symbole³. La routine, comme concept défini plus loin, ne s'inscrit que

dans ce cadre. Cela signifie que toutes les activités ordinaires n'entrent pas dans ce champ. Ainsi, déplier ses jambes pour se lever d'une chaise, se diriger vers une porte et l'ouvrir pour sortir de chez soi, enlever le bouchon d'un récipient, etc. sont des habitudes à rationalité fonctionnelle immédiate que certains animaux connaissent également à leur manière, tout comme satisfaire aux fonctions organiques telles que boire, uriner ou dormir.

- 4 Par ailleurs, les activités ponctuelles n'entrent pas non plus dans le champ de la vie quotidienne, car la répétition ou la régularité, même temporellement dilatée, en constitue l'essence. Inversement, on ne peut réduire la vie quotidienne à ce qui se produit rigoureusement chaque jour, en cela que les fréquences hebdomadaires mensuelles ou pluriannuelles (départs réguliers en week-end ou en vacances par exemple) en font partie. On observe un quasi-consensus chez les spécialistes⁴ de ce champ : la vie quotidienne a pour objet les activités accomplies régulièrement, activités sociales mais personnellement réalisées du fait que le quotidien est éminemment structuré ou influencé par les symboles, mais aussi les tensions, les conflits sociaux, les idéologies, les changements, les crises et qu'il articule finalement le vécu et l'institué.
- 5 Par tradition académique et en conséquence de ce qui précède, on exclut du champ de la vie quotidienne les diverses formes d'action collective, le monde des organisations et la vie au travail. De sorte que les activités telles que la recherche scientifique, l'art la religion, etc., n'appartiennent pas à ce champ si elles entrent dans le cadre d'un travail professionnel. La ligne de partage est fondamentale : notre domaine ne regarde pas la vie sociale du point de vue de l'action collective organisée ou de l'activité professionnelle rémunérée relevant du travail (même si la porosité travail - quotidienneté est effective dans diverses situations : agriculteurs notamment, mais aussi artistes, chercheurs ou universitaires). Certes, il existe des routines professionnelles ou organisationnelles ; elles sont même essentielles. Mais on ne s'intéresse ici qu'aux routines de mobilité et à celles de la vie ordinaire pour rester dans le champ de la vie quotidienne. Quelques dernières précisions conceptuelles s'imposent avant de traiter des routines plus précisément et en particulier des routines de mobilité ordinaire.
- 6 Que la majorité des foyers dispose, aujourd'hui, en France, de stylos, de montres, de portables, d'une voiture, d'une télévision et d'un congélateur, voire d'un ordinateur a une signification importante en termes d'homogénéité relative de la vie quotidienne. L'utilisation de ces objets suppose une certaine ressemblance en matière d'usages ordinaires. Les manières de s'en servir sont relativement communes car normalisées et le plus souvent routinisées. Plus l'objet est sophistiqué, technicisé, incorpore de savoirs, et plus son utilisation est réglée, contraignante, nous impose des gestes et des séquences d'opérations toujours plus standardisés. Les activités associées à ces objets renvoient à des *modes de vie* de plus en plus ressemblants, voire homogènes dans un pays comme la France ou en Europe.
- 7 L'abondance croissante d'offres, commerciales ou publiques, entraîne un effet paradoxal. Chaque produit (marchandise, service, activité possible) est porteur de conditions spatio-temporelles d'usage qui lui sont propres. On dira que chaque institution matérielle porte son *mode de vie* (MDV). Ont le même MDV tous ceux qui réalisent la même pratique. Notre ressemblance, bien que segmentaire, est forte à cet égard : il y a une nette tendance à l'homogénéisation des MDV, des usages matérialisés en cela que par notre socialisation, on nous apprend à manipuler les couverts, les crayons ou les perceuses mais aussi les téléphones portables multifonctionnels, les ordinateurs ou les voitures. Le fait que la

majorité des habitants d'un pays développé (à consommation de masse) possède ces instruments ou ces machines, et qu'elle les utilise usuellement, fonde notre *ressemblance* du point de vue des pratiques – bien souvent routinisées, même si les notices de fonctionnement des appareils qui leur sont associées ne sont pas toujours lues.

- 8 De la combinaison de ces différents rapports aux objets et aux services, *via* la multiplicité des statuts que chaque personne expérimente, surgit un effet symétrique d'hétérogénéité des *styles de vie* (SDV) en contrepoint de l'homogénéité relative des modes de vie. En effet, chacun particularise son existence, la rend singulière, à la fois par ses choix personnels, ses catégories d'appartenance et ses identités multiples. On dira, symétriquement au MDV, que le SDV est l'ensemble des pratiques réalisées par un individu. Autrement dit, plus les modes de vie (de consommation et d'usage d'équipements) sont analogues et plus les styles de vie sont spécifiques, opposition dialectique dont Simmel⁵ (1900) avait déjà eu l'intuition théorique mais que l'on peut empiriquement confirmer aujourd'hui. Beaucoup de routines partielles sont donc similaires dans une population donnée ; mais plus les séquences sont longues et associent un nombre croissant d'activités élémentaires et plus elles sont spécifiques, un système d'activités routinières enchaînées n'étant en probabilité identique à aucun autre.
- 9 Nonobstant, nous pouvons certes régulièrement nourrir un chat ou promener un chien, utiliser un équipement ou un service public, ou bénéficier d'un service abstrait, surfer sur Internet (en combinant ou non tout cela), mais il manque surtout de très larges pans de la vie quotidienne : les différentes formes de sociabilité, sans compter les mondes imaginaires. La vie quotidienne est bifide. Ordinairement, nous sommes soit face à des objets, soit face à des sujets (y compris nous-mêmes) sachant que les deux formes peuvent se combiner ou permuter. Interactions et sociabilités appartiennent à la vie quotidienne mais pas au même titre que les activités de consommation, même si les deux formes se combinent fréquemment. Pour stabiliser le vocabulaire, disons que les *pratiques* renvoient au *vis-à-vis* personne / système alors que les *conduites* concernent le *face à face* personne - personne. Si les pratiques peuvent aisément se traduire en routines et s'accélérer, ce n'est pas le cas des interactions les plus profondes⁶ qui peuvent considérablement perdre en qualité lorsqu'elles se routinisent ou s'accélèrent, notamment les relations amicales ou sexuelles. D'où, le *face à face* étant chronophage, le déclin tendanciel du nombre de contacts (mesuré y compris par l'INSEE⁷), au profit des liens indirects du vis-à-vis ou médiatisés par une interface technique.
- 10 Enfin, pas de vie ordinaire sans arrière-plan (ou « arrière-monde » selon Balandier⁸) extraordinaire, ce qui nous renvoie à l'imaginaire au cœur de la vie matérielle ; on y reviendra. La vie quotidienne est indissolublement constituée de contraintes, souvent lourdes, et de marges de jeu, voire de liberté. Nous *décidons* de réaliser la plupart de nos activités ordinaires, nous avons une large autonomie à cet égard, et pourtant nous sommes en même temps presque totalement *hétéronomes*, dépendants du système institutionnel et largement incapables de déterminer les conditions d'existence des activités que nous sommes pourtant libres de réaliser ou non. Pour dépasser le caractère apparemment paradoxal de ces deux propositions, il convient d'adopter une perspective dialectique et de raisonner sur le mode *institutionnaliste*.
- 11 Nous pouvons à la fois être libres et prisonniers, autonomes et hétéronomes. L'analogie avec le langage est ici utile. De la même manière que nous sommes dépendants d'un langage dont nous n'avons personnellement inventé ni le lexique, ni la grammaire, ni la syntaxe, tout en restant libres de créer avec les mots et de les combiner à notre guise

pour produire un sens radicalement nouveau, nous sommes libres de combiner des activités, des usages, que nous n'avons pas engendrés. *Les activités élémentaires sont à la vie quotidienne ce que les mots sont au langage* ; notre travail de sociologue consiste à découvrir la « grammaire » sociale de la vie quotidienne et à comprendre comment évolue ce « langage » par la manière dont le changement et la créativité, qui en modifient la sémantique, sont rendus possibles. *Les routines sont au quotidien ce que des phrases répétées sont au langage* ; certaines s'institutionnalisant collectivement, tout comme il existe des adages ou des dictons. Mais elles ne sont telles que si des règles les rigidifient, l'aspect normatif étant essentiel, constitutif des protocoles langagiers ou ordinaires. Entrons maintenant au cœur des routines pour mieux en comprendre les paradoxes.

2. Les routines de vie quotidienne : une obligation liberté

- 12 Tout comme les origines d'une langue sont anciennes, les routines peuvent quelquefois sédimenter le temps long, ainsi que l'indique Joseph Schumpeter (1999 : 119-120) lorsqu'il précise que même certaines actions individuelles proviennent de la mémoire collective : « Il faudrait encore que chaque homme soit un géant par son intelligence pénétrante des conditions de la vie sociale et par sa volonté, pour traverser seulement sa vie quotidienne, s'il lui fallait chaque fois acquérir par un travail intellectuel les petits actes dont elle est faite, et leur donner une forme dans un acte créateur. (...) Précisément les choses, dont l'exécution exigerait, d'après ce qui précède, un travail d'une puissance immense, ne demandent aucun travail individuel particulier ; elles qui devraient être spécialement difficiles sont en réalité faciles (...). » Cette aisance gestuelle et le fait qu'elle est partiellement prescrite ressemble fort à certaines routines.
- 13 Sur une temporalité plus brève parce que personnelle, les routines existentielles sont aussi à l'origine de l'incorporation. Tout comme le monde institué des infrastructures et des objets est technicisé, notre corps, qui utilise continuellement ces objets, est lui-même technicisé par différents vecteurs de culture que nous incorporons ; il épouse les automatismes sociaux à sa manière, par les comportements standardisés qui constituent une partie des routines, celles qui sont comparables aux techniques du corps évoquées par Mauss. Pour Marcel Mauss, les apprentissages de séquences gestuelles relèvent de la « raison pratique collective et individuelle ». Si certains animaux peuvent se créer des habitudes quasi routinières, ils sont incapables de transmettre leur vocation technique. Mauss (1934) le dit bien dans son texte : « J'appelle technique un acte *traditionnel efficace* (...). Il faut qu'il soit *traditionnel et efficace*. Il n'y a pas de technique et pas de transmission s'il n'y a pas de tradition. C'est en quoi l'homme se distingue avant tout des animaux : par la transmission de ses techniques et très probablement par leur transmission orale. » C'est par la routine que l'on apprend – et que l'on n'oublie plus jamais, sauf traumatisme très grave – à faire du vélo, nager, dactylographier, conduire une voiture ou à faire un revers lifté au tennis, etc. La routine est donc comparable à une mémoire corporelle (ou plutôt « corporéisée », si l'on peut dire) des séquences gestuelles.
- 14 Dans la vie de tous les jours, la répétitivité renvoie à différents facteurs liés tant au système institutionnel qu'au vécu des personnes. Tout le monde, y compris ceux qui ne travaillent pas (jeunes, personnes au foyer, chômeurs, retraités, etc.), est directement soumis aux horaires des administrations ou des commerces, aux temps sociaux de la vie

organisationnelle ou indirectement soumis aux rythmes et régularités de ceux (amis, parenté) qui travaillent ou étudient. La formation des routines obéit à la fois aux décisions personnelles (librement prises mais obligatoires, comme on le verra) et à une certaine structuration sociale par contrainte externe. *Nous sommes de plus en plus libres d'associer des activités vis-à-vis desquelles nous sommes de plus en plus aliénés*, dépossédés des conditions de leur production. Simmel évoquait la répartition rythmée des séries d'activités, soit la rationalisation temporelle de la vie ordinaire et les routines qui permettent d'économiser des forces [Simmel, 1987 : 574, 625]. Ce raisonnement a également été proposé par le philosophe Ortega y Gasset (1980 : 17) : parce qu'ils automatisent les pratiques, les usages permettent de libérer l'énergie pour la créativité. Il en va de même, à un plus modeste niveau, des routines qui sont à l'acteur ce que les usages sont au système. Cette fonction libératoire est cruciale.

- 15 Malgré l'apparente sympathie primordiale que suscite l'idée de spontanéité et d'aventure, une absence totale de routines correspondrait à une véritable « horreur socioanthropologique » personnellement vécue. Car la routine libère d'avoir à décider trop souvent. Imaginons une vie quotidienne sans routines : elle serait *chronophage* à l'extrême et très *énergivore*. Avoir une vie volontairement non routinière consisterait à ne jamais ranger à la même place nos objets usuels et à changer systématiquement de trajets pour se rendre au travail ou pour faire ses courses, ce qui serait absurde et autodestructeur, impossible à vivre... Les automatismes permettent de rationaliser la vie pour accumuler les activités, mais aussi de penser à autre chose, de s'évader, voire de créer.
- 16 Si les routines sont toujours des enchaînements réguliers se manifestant comme techniques du corps, elles apparaissent donc comme le revers de ce que Simmel (1922 : 320) nomme « l'attitude romantique » caractérisée par un ici et maintenant se suffisant à lui-même dans une pure jouissance de l'instant. Cette fonction libératrice de la routine se perçoit dans le fait que beaucoup d'écrivains ou d'artistes peintres ont une vie très réglée pour se libérer l'esprit et s'engager totalement dans la création. De la même manière, l'ouvrier spécialisé classique ou les travailleurs déqualifiés et ayant une tâche répétitive (telles les caissières d'hypermarché) finissent par s'installer dans ces répétitions pour la même raison de possibilité de libération de l'esprit ou d'évasion imaginaire.
- 17 Au sein de la sphère privée, l'ordre dans le temps renvoie souvent à l'ordre dans l'espace. Les objets utiles dans la vie de tous les jours sont généralement rangés toujours au même endroit, ce qui favorise l'efficacité temporelle des séries de gestes constitutifs de ce que l'on pourrait nommer des *protocoles de la vie ordinaire*. Ces protocoles constituent une *consolidation temporelle* de l'être au sens que Bachelard (1980 : 78-85), relisant Dupréel, donne au vocable : « un temps cohéré, organisé » qui s'oppose au temps inefficace et dispersé, aux événements plus ou moins accidentels. Ils renvoient ainsi à une interdépendance, contrairement au morcellement ou à l'impossible enchaînement des actes que décrit Minkowski (1995 : 304-317 ; 174-175) dans certains tableaux cliniques de dépressifs, ou encore de mélancolie schizophrénique fixés sur la périodicité rigide d'activités sans lien et sans processus. Sans une auto-organisation volontaire et cohérente la routine glisse vers des mécanismes proches des pathologies du maniaque ou de l'obsessionnel, d'où son ambivalence structurelle⁹.
- 18 Cette définition de la routine est essentielle, et nous allons y revenir, car si nous avons tous intérêt à multiplier ces protocoles, ils finissent par rigidifier notre vécu s'ils deviennent trop nombreux ; d'où l'existence de mécanismes compensatoires ou de défense. Par ailleurs, l'absence de rangement engendre de l'anxiété et de la

désorientation, d'où les mécanismes de défense tels que ceux décrits par Georges Balandier (1984). L'anthropologue propose, sur un autre thème, un raisonnement circulaire, du plus grand intérêt et dont on s'inspire pour fonder une approche dialectique du quotidien : l'acteur rompt avec ses routines par la conscience de l'événement, se protège de la contingence par la répétition du même, casse le répétitif par des ruptures (telles que la fête, les vacances, les voyages) et lutte contre la conscience du temps qui passe (tendu vers la mort) aussi bien en routinisant sa vie, qu'en entrant en dissidence, ou encore par la création. *Le quotidien est considéré comme un espace-temps de l'action individuelle*, ce qui ne signifie d'aucune manière que cette action ne soit pas orientée par des logiques institutionnelles par ailleurs, comme nous allons le voir maintenant.

3. Arrière-plans et spécificités catégorielles

- 19 Le regard dialectique à la fois institutionnaliste et actionnaliste de la vie quotidienne que propose Balandier (1974 : 298) conçoit la routine comme rituel d'apaisement de l'insécurité. Ce raisonnement se prolonge chez Chalas (1988 : 254, 249-250) pour qui l'appropriation de l'espace est un retour permanent sur soi et sur ses pas, les routines ayant une fonction de consolidation identitaire, une « fixité » de l'être à laquelle participent celles des lieux fréquentés et des trajets quotidiens ; Giddens avait déjà proposé ce raisonnement.
- 20 Élément central de sa théorie de la structuration, Anthony Giddens (1987 : 33, 85, 109), définit la routine comme tout ce qui est accompli de façon habituelle, élément de base assurant « le maintien d'un sentiment de confiance, une *sécurité ontologique*¹⁰ dans les activités de la vie quotidienne ». Les routines reflètent et expriment les formes institutionnelles sans se confondre avec des règles ; c'est dans les situations critiques, durant lesquelles elles sont suspendues, que l'on comprend le mieux leur fonction de contrôle de l'activité par l'acteur ; par exemple, lorsqu'une séquence de gestes habituels s'enchaîne mal, qu'un objet tombe et se casse engendrant un « oups » de manifestation de l'erreur (op. cit.; 132). La routinisation des activités se traduit aussi en trajets et en rencontres habituels. Ce reflet des institutions, diffracté au plan personnel, est également exprimé dans l'idée de « norme pragmatique » aux fonctions adaptatives que propose Isaac Joseph (1984 ; 90) lorsqu'il définit une routine comme « activité de typification formalisée qui renvoie à une norme interprétative en usage ».
- 21 La routine renvoie donc, d'un côté, à la structuration institutionnelle du temps et, de l'autre, aux automatismes personnels que chacun met en place, tant pour se protéger de l'incertitude menaçante que pour éviter la multiplication des petites décisions permanentes, libérant ainsi l'énergie vitale et une possible créativité. D'une part, le temps horizontal par lequel la vie est faite de moments ou périodes ordonnés ; de l'autre, le temps vertical, fait d'instantanés superposés, pour reprendre une distinction de Bachelard¹¹. Le temps cadencé des rôles, nous dit-il, est répétitif ; c'est le temps, horizontal que détermine le fonctionnement institutionnel. Plus ce dernier est épais et plus – selon la capacité d'action des personnes – cette horizontalité, soit aplatit la vie dans la morne répétition du même, soit constitue le point d'appui pour lancer des projets d'avenir et tenter un travail sur soi ou sa situation.
- 22 Comme *protocoles composés de balises spatiales et de temporalités régulières*, les routines ne sont que partiellement réglées par des normes sociales. Chacun les constitue, dans une

certaine mesure, à sa manière en fonction des spécificités du logement et de ses contraintes personnelles. Comme l'écrit Ulf Hannerz (1983 : 341), l'acteur n'est pas « condamné à ne consommer que des rôles déjà disponibles sur le marché ». Il est en mesure, en particulier le citadin, de les produire « dans son propre atelier, et cette aptitude à innover et à enrichir l'inventaire des rôles disponibles pourrait bien être liée d'une manière ou d'une autre à la nature des sociétés urbaines ». C'est dire que la ville favorise des répertoires de rôles élargis ; cela désigne aussi la routinisation des innovations ou les dynamiques du changement culturel. Ce que Michel de Certeau (1980 : 13-14, 76-77) nomme la créativité quotidienne des « manières de faire », en particulier celles qui détournent les structures technocratiques, s'inscrit dans cette approche actionnaliste de la routine. Ces modes d'emplois personnalisés et ces manières de faire relèvent à la fois des usages qu'imposent les circonstances et des programmes d'activités que les acteurs se construisent eux-mêmes.

- 23 Les routines ne sont pas seulement du temps rationalisé et économisé, même si elles ont toujours cet effet. Elles sont aussi une mise en ordre – le rangement – qui renvoie directement ou indirectement aux clivages symboliquement déterminés. Selon la définition usuelle de Mary Douglas (1967), dans son livre *De la souillure*, l'impur est ce qui est déplacé. Le rangement n'est pas qu'une question d'ordre à vocation temporelle positive mais aussi de partition symbolique entre le pur et l'impur. Les modèles culturels ont donc des conséquences concrètes sur l'ordinaire rationalisé.
- 24 On ne saurait oublier, en dépit de l'épaisseur de la consommation dans le quotidien, que les modèles culturels se donnent aussi à voir dans les interactions où le concept de rituel devient incontournable. Ce que, dans le double prolongement des textes de Durkheim, Mauss et Hubert sur la vie religieuse et de ceux de Goffman, Jean Rivière nomme les « rites profanes » correspond, pour sa généralité, plus précisément à la « séquence temporelle d'actions » fonctionnant comme ensemble de rôles articulés qui renvoie aussi à la routine. Dans la même veine, Albert Piette (1992 : 164) insiste sur la mise en ordre que les rituels profanes engendrent et Javeau (1992 : 65) sur la manière dont les coutumes se matérialisent en gestuelles ritualisées qu'il propose de nommer aussi des routines. Pour Piette (2013 : 70), la routine s'inscrit dans ce qu'il nomme « l'économie cognitive » correspondant au déploiement des séquences d'actions, qui allègent le travail d'interaction sociale.
- 25 Les logiques économiques ont également une incidence : l'offre marchande de services de toutes sortes, le culte du corps, l'accroissement des exigences en matière prophylactique et le recours à des équipements publics se démultiplient en permanence dans les sociétés d'abondance économique. C'est là le fondement de la multiplication des statuts et des activités associées à ces statuts. Or, chaque nouveau statut vécu d'usager ou de consommateur doit se loger dans un espace-temps de la vie quotidienne ; leur multiplication rend nécessaire les rationalisations temporelles que sont les routines. Une socio-anthropologie des routines se multipliant les conçoit comme conséquences diffractées, chez les personnes singulières, de l'abondance collective ; elle suppose d'observer aussi les césures et les exceptions rendues nécessaires par l'épaississement des routines dans la vie quotidienne.
- 26 Au-delà de la vie domestique, les routines renvoient aussi aux rythmes et régularités d'usages : les temporalités instituées des horaires (du train, du travail, de l'école pour les enfants, des commerces, des visites de malades ou de vieux, etc.) ont des conséquences dans les routines de vie quotidienne à l'intérieur du logement, d'autant plus que plusieurs

temporalités se juxtaposent ou télescopent, par exemple pour les adultes actifs ayant à la fois des enfants et des parents dépendants. De sorte que la combinaison des statuts, âges, positions sociales et spatiales explique dans une large mesure, voire contraint assez fortement, les routines. Cette combinaison de statuts ne les détermine cependant pas totalement, précisément et principalement pour des raisons symboliques. Mais cela renvoie aux routines extérieures qu'il nous faut à présent aborder.

4. Le cadre territorial des routines de mobilité

- 27 Henri Lefebvre distinguait le quotidien de la quotidienneté. Si le quotidien autorise une certaine appropriation de l'espace et du temps par les activités pratiques, la quotidienneté est la partie la plus hétéro-déterminée ou la plus aliénée de la vie ordinaire. On pourrait presque dire, à cet égard, que les routines produisent de la quotidienneté pour sauvegarder le vif du sujet au quotidien. Cette quotidienneté renvoie en partie à l'urbanisme fonctionnaliste mais aussi et surtout à la structuration institutionnelle de la vie quotidienne.
- 28 C'est dans les villes nouvelles que Lefebvre constatait les symptômes des pathologies qui seront regroupées plus tard par le terme de « sarcellite » : la ville nouvelle, c'est la *quotidienneté à l'état chimiquement pur* écrivait-il ; la vie quotidienne y perd sa profondeur. Il en appelait aussi à une sociologie de l'ennui, de l'étude des styles de vie sans style [Lefebvre, 1961 : 82, 96]... Mais cette quotidienneté radicale a des aspects spatiaux et temporels. Si l'urbanisme contemporain tend à la favoriser, par la morphologie qu'il donne à l'espace bâti, nous participons également et inévitablement, au plan personnel, à cette forme de « mécanisation » de la vie qui passe par les routines. Sans nous pencher spécialement ici sur les villes nouvelles, c'est de ces deux formes de rationalisation, les plus constitutives de la quotidienneté, qu'une approche pertinente des routines doit traiter, en abordant l'hyperstructuration, tant de la sphère domestique que de l'extérieur du logement, qui détermine les usages standardisés et circulatoires de l'espace [Lefebvre, 1968 : 178, 191-192]. En suivant Lefebvre, on peut comprendre en quoi les « villes nouvelles » reproduisent la structure de voirie de l'urbanisme fonctionnaliste et fonctionnalisent les modes de vie.
- 29 La tendance lourde au zonage, à la différenciation fonctionnelle des espaces, se traduit en tensions spatiales ressenties par les personnes. Et ce n'est pas seulement la lecture de Lefebvre qui engage ce constat. Multipliant les déplacements et polarisant l'espace, par attraction, les lieux spécialisés de plus en plus grands concentrent toujours plus de monde mais engendrent aussi une exigence croissante de circulation motorisée, le plus souvent routinière – les normes associées étant celles du droit de l'urbanisme – qui a des effets non seulement environnementaux mais aussi psychosociologiques sur les personnes. Cette tendance historique au zonage urbain avait déjà été énoncée par divers auteurs, dont Lefebvre. Dans la même lignée normative et celle d'Illich, des auteurs comme Gorz (1975 : 77-97) ont dénoncé *la ville éclatée*, qui disperse la vie quotidienne et présuppose toujours plus de circulation automobile du fait d'une fragmentation-séparation du travail, de l'habitat, de l'approvisionnement ou du divertissement. Dans une perspective et un ensemble de travaux beaucoup plus modérés et liés à l'expertise, Chombart de Lauwe (1982 : 66) proférait une sentence, sans doute encore plus critique, de l'environnement urbain post-industriel : « L'individu se trouve dépossédé de l'espace et

du temps, manipulé dans ses besoins en fonction d'idéologies technocratiques ou d'appareils bureaucratiques qui lui sont étrangers »...

- 30 Si l'urbanisme en damier n'interdit pas la multifonctionnalité des espaces, la planification urbaine favorise les tendances au quadrillage de la voirie et au zonage qui se trouvent donc être corrélées¹², des contre-tendances surgissent également et méritent d'être signalées dès lors qu'elles réfèrent aux routines. Comme le montre François Ascher (1998 : 84-87), « la croissance des vitesses, qui dilate et fragmente les espaces urbains et la spécialisation, qui redéfinit la répartition des activités » rend irréaliste la volonté d'une ville compacte. « La probabilité qu'emploi, habitat, commerces, loisirs et administration soient proches les uns des autres et de chaque citoyen diminue, en tout cas pour une part croissante de la population ». Pourtant, la monofonctionnalité des territoires, y compris péri-centraux, n'est pas systématiquement observée : apparaissent de nouvelles spécialisations spatiales parfois multifonctionnelles telles que les centres ludo-commerciaux ou les quartiers entourant des équipements sportifs. On nous permettra de qualifier de tels phénomènes plus de polysegmentation que de multifonctionnalité spatiale. Ce qui est, en revanche, parfaitement attesté est l'individualisation relative des mobilités urbaines comme forme d'adaptation à la ville éclatée, ainsi que le souligne Ascher.
- 31 On peut considérer que, dans l'urbanisme fonctionnaliste, *les personnes marchent d'une manière radicalement distincte* de ce que Simmel observait à propos des habitants de Venise¹³. Une ville nouvelle désoriente les visiteurs et raréfie les positions intermédiaires entre « le troglodyte et le polyglotte », pour reprendre le titre en forme d'allitération d'Isaac Joseph (1992). Il n'y a plus de moyen terme entre ceux qui sont assignés à résidence ou cloîtrés, car sans voiture, et les hypermobiles, voyageurs du quotidien (« nomades » selon les publicités ou les marques de téléphones mobiles) qui sont tout aussi dépendants de leur auto(hétéro)mobile [Juan, 2011 : 141-171].
- 32 À l'opposé, les milieux urbains polyfonctionnels et socialement mixtes favorisent des parcours que l'on pourrait qualifier de plus « chauds » ou d'une moindre froideur rationnelle, en tous cas potentiellement plus ouverts aux affects. Cependant, les trajets ordinaires des habitants des médinas ou des vieux centres urbains tels Venise peuvent se révéler à quelques détails près aussi routiniers que ceux des habitants fréquentant l'urbanisme fonctionnaliste.
- 33 Les routines des médinas ou des grands bazars sont des régularités spatiales, tout comme celles de l'urbanisme zoné et orthogonal, mais les premières sont plus facilement et fréquemment rompues par les inévitables rencontres, par les interactions se multipliant du fait de la polyfonctionnalité de lieux fréquentés, qui plus est, le plus souvent à pied ; alors que les véhicules motorisés adaptés à l'urbanisme fonctionnaliste ne favorisent pas les rencontres inopinées, les « greffes d'activités ou d'étapes sur les chemins », encore moins les détours, l'habitant adhérent moins à une ville où les déplacements comptent plus que les « places » [Amar, 1993 : 141-151].
- 34 L'adaptation à l'urbanisme fonctionnaliste se fait souvent en déplaçant ou plutôt en « translatant », la « proximité » vers un milieu jugé préférable. L'usage routinier pluri-hebdomadaire de l'hypermarché est, ainsi, comparable à un déplacement symbolique de la proximité spatiale par le rapprochement temporel, en particulier quand le quartier de vie est négativement connoté : on délaisse les équipements réels de proximité pour une « proximité » choisie. La promenade en espace marchand est alors vécue comme sortie (du quartier ou de la ville)... Elle correspond à une manière de passer le temps, à une

tentative de césure à l'égard des rythmes quotidiens, chez ceux qui ne souhaitent ou ne peuvent pas consacrer d'argent à une sortie réellement marchande. Ce serait aussi une manière de retrouver symboliquement le « lèche-vitrines » là où il a disparu [Péron, 1993].

- 35 Les routines circulatoires de l'urbanisme fonctionnaliste sont sans épaisseur historique, en cela qu'elles ne produisent rien au plan institutionnel ou personnel : elles fonctionnent en tant que pure dépense de la part de ces terminaux des systèmes productifs que sont les consommateurs. En revanche, les routines existentielles sont nécessaires au cumul des expériences. Elles sont des préalables aux sédiments porteurs d'histoire et, à ce titre, analogues à des techniques du corps.
- 36 Pour ce qui concerne la vie extérieure au logement, le caractère normatif et donc social des protocoles spatio-temporels est beaucoup plus manifeste, comme on l'a vu. Non seulement les lieux (ou *non-lieux*¹⁴) de vie engendrent des trajets plus ou moins obligatoires en fonction des spécialisations, mais les régularités ordinaires peuvent aussi se charger de diverses formes de rigidité associées à des circonstances particulières. Habiter un lotissement périphérique et mal desservi par les transports en commun – ce qui devient le mode d'urbanisation majoritaire dans les pays occidentaux mais aussi dans certaines villes, telles qu'Istanbul, des pays dits « émergents » ou « en développement » –, n'induit pas potentiellement que des obligations temporelles personnelles mais peut avoir des incidences familiales. Il n'est, par exemple, pas anodin d'observer de nombreuses personnes attendant régulièrement leur conjoint à la sortie des gares de banlieue ; la multiplication des communications téléphoniques depuis les portables dans les wagons, dès lors qu'un retard du train est annoncé, signale le même phénomène. Les routines liées au transport rigidifient les agendas familiaux et entraînent de fortes interdépendances. C'est la raison pour laquelle, dans les enquêtes sur l'entraide, c'est l'usage de la voiture qui arrive en premier [Degenne et Lebeaux, 1991 ; 24]. Généralisons le propos.

5. Les routines liées à la structuration institutionnelle de la vie quotidienne

- 37 La structuration institutionnelle de la vie quotidienne apparaît à travers le temps consacré aux déplacements personnels et familiaux concernant la personne et ses proches. C'est l'ensemble des activités régulières, pour soi ou la famille, qui est concerné par cette « routinisation » de la mobilité quotidienne. Ces dernières recouvrent aussi bien les déplacements relatifs au soin des personnes, que d'approvisionnement, d'accompagnement ou pour le travail, les activités culturelles, de plaisir ou sportives. On aurait donc tort d'assimiler les routines à la dépossession du sens, à l'aliénation ou au vide. Les routines sont aussi de l'organisation spatio-temporelle renvoyant à l'entraide, destinée à harmoniser les agendas du couple ou de la famille pour se préserver des moments de rencontre, des possibilités d'usages de véhicules, d'ordinateurs, ou plus de loisirs. Mais plus cette organisation est rationalisée et cohérente, plus les agendas se rigidifient. Un bref détour par Max Weber peut nous être utile ici.
- 38 Rappelons que le concept weberien de rationalisation désigne toutes les sphères sociales d'action orientées par un objectif mais que l'activité sociale [Weber, 1995 : T.1, 29] peut être significative ou renvoyer, au contraire, à un comportement réactionnel, traditionnel

ou affectif, c'est-à-dire non finalisé. De fait, nous n'avons pas besoin de reprendre ou d'utiliser cette typologie à vocation utilitariste ; elle nous est cependant utile pour mieux préciser ce que n'est pas la routine – terme pourtant très utilisé par Weber qui contredit explicitement sa typologie des orientations de l'action. En effet, beaucoup de routines du quotidien sont des régularités d'action, ni déterminées par une tradition, ou un affect, ni motivées par une visée consciente (elles sont loin de l'être toutes), un objectif explicite (donc elles ne sont pas rationnelles pures) ou tendues vers un symbole valorisé à respecter que l'acteur voudrait favoriser (idéologie, croyance, etc.). C'est particulièrement le cas des trajets ordinaires. Le fait de prendre habituellement sa voiture pour aller à l'hypermarché ou d'utiliser une ligne de transports en commun pour se rendre à son travail, de « récupérer la petite » régulièrement à telle heure, de promener son chien ou de regarder systématiquement la télévision le soir (et tous les ensembles de gestes élémentaires que ces différentes « activités » requièrent) n'obéit à aucun affect, tradition, valeur ou objectif visé par l'individu. Certes, des orientations d'action peuvent concerner de telles activités (ou les motiver à l'origine) mais pas les déterminer au sens weberien, une fois installées, routinisées, ce qui montre les limites de sa typologie se voulant universelle. Les personnes ou objets accompagnant les routines peuvent être chargés d'affects mais ce ne sont pas ces derniers qui les motivent.

- 39 Notons, cependant, que M. Weber s'approche de la routine ordinaire lorsqu'il évoque la rationalisation – toujours utilitaire pour lui – des activités ; dans le quotidien, ce serait alors l'objectif d'efficacité et de gain de temps par les routines qui rendrait compte de cette rationalité. Lorsqu'il utilise le concept de « routinisation », c'est pour désigner un processus de régularisation et de normalisation (notamment de la domination charismatique) [Weber, 1995 : T.1, 326-333], qui se traduit par un surcroît de légitimité de ce pouvoir. Il utilise aussi, dans un autre texte [Weber, 2014 : 285, 304-305], le concept de « quotidianisation » du charisme qui s'institutionnalise en droits acquis et reconductibles justifiant rationnellement et légalement *a posteriori* une forme de domination irrationnelle au départ ou un simple rapport de forces. Cela revient à naturaliser, à normaliser en le transposant dans des lois, un principe de domination. On peut s'inspirer de ce raisonnement weberien, ressemblant au processus de sécularisation, pour montrer en quoi les usages matérialisent aussi du pouvoir.
- 40 Les contraintes et interdépendances de tous ordres forment des routines de vie qui sont au vécu ce que les formes matérielles et symboliques, historiquement sédimentées, sont à l'institué. *Les routines ont une structure isomorphe à celle des institutions : elles sont des sédimentations spatio-temporelles mais vécues.* Les usages ordinaires les plus routiniers sont analogues aux normes sociales en tant qu'ils ont un versant normatif (rappelons que De Certeau et Giddens s'inscrivent dans cette optique depuis le début des années 1980). Le tableau ci-après (tableau 1) tente de présenter les principaux facteurs qui jouent comme des pôles d'attraction expliquant les routines extérieures au logement. Certes, toutes ces institutions ne déterminent pas également (en masse et en fréquence du point de vue des acteurs) la mobilité par attraction, mais elles y contribuent fortement. Construit à partir des entretiens, ce tableau élémentaire montre aussi que presque toutes les activités associées à ces institutions qui flanquent les trois « pôles de vie »¹⁵ sont potentiellement favorisées par l'usage de la voiture, ce qui aplanit les différences sociales et donne une valeur globale, plus anthropologique, à ces facteurs : la voiture minimise les différences de morphologie spatiale du quartier mais rend plus discriminants d'autres statuts des personnes.

Tableau 1. La structuration institutionnelle des usages de la vie quotidienne en trajets routiniers

LA STRUCTURATION INSTITUTIONNELLE DES USAGES DE LA VIE QUOTIDIENNE EN TRAJETS ROUTINIERS		
CONDUITES D'INTERACTION	PÔLES DE VIE	PRATIQUES DE CO-ACTION
Établissements scolaires	Travail 	Hypermarché
Famille élargie	 	Marchés, vitrines du centre
Sociabilité amicale	Domicile 	Services prophylactiques
Activités associatives, politiques et syndicales	 	Équipements culturels et urbains
Voisinage et territoire local	Repos (vacances)	Parcs et forêts, plages

Source : À partir de S. Juan, Les sentiers du quotidien, p. 61, L'Harmattan, 1997.

- 41 **Construction du tableau** : Hors des lieux centraux de permanence longue dits « pôles de vie », les principaux types d'activités occasionnant des trajets routiniers sont rangés selon le face à face ou selon le vis-à-vis acteur système. Les trajets se réalisent plutôt des lieux de l'axe central vers les lieux périphériques (colonnes droite ou gauche).
- 42 **Lecture du tableau** : De haut en bas, la fréquence et le poids des activités diminuent. À gauche de l'axe central travail - domicile - repos, sont désignées les institutions qui ritualisent la vie quotidienne du fait qu'elles déterminent des conduites d'interaction focalisée (les acteurs coordonnent donc leur action). À droite sont inscrites les institutions qui « usualisent » la vie quotidienne, celles qui engendrent un rapport marchand (direct ou indirect) de l'acteur face au système et qui définissent des pratiques de co-action plutôt régulées temporellement.
- 43 Si les tendances présentées (et presque modélisées) dans le tableau ci-dessus sont générales, le poids des routines varie en fonction de la classe sociale, du sexe et de l'âge. La classe populaire se distingue des classes moyennes et dominantes par une vie plus domestique. Ce point mérite un court développement, tout comme la question du genre.
- 44 De Tocqueville à Marx puis à Friedman, les effets aliénants du travail segmenté répétitif et ses conséquences sur les personnes ont été relevés. Dans son *Metropolis* (1926), Fritz Lang évoque une méga-cité inquiétante et fascinante à la fois, hyper-organisée et à fort transit – une ville très circulante – où l'homme est prisonnier des rythmes sociaux, notamment ceux de la production, du labeur. On se souvient en particulier de ces ouvriers machinisés, enchaînés au rythme usinier. Ce labeur semble imposer des routines à tous (sauf aux élites dominantes qui jouissent de l'aventure), des routines circulatoires qu'il

est difficile de ne pas concevoir comme hétéronomes, voire aliénées et aliénantes. Dans sa grande enquête empirique sur les temps quotidiens, William Grossin (1974 : 158) avait déjà montré que c'était chez les ouvriers que le pourcentage d'individus ayant une vie « réglée » était le plus élevé, mais il ne donnait pas vraiment d'explications du phénomène au-delà des horaires plus contraignants du travail. Michel Verret – qui montrait déjà en 1979 que la majorité des ouvriers n'habitait pas les grands ensembles – évoque ce qu'il nomme le « travail de consommation » plus lourd et long chez les ouvriers que dans d'autres catégories, à cause des distances supérieures à franchir et de leur coût temporel [Verret, 1979 : 57, 131]. Cela est affirmé également 40 ans après par Lionel Rougé (2007), étudiant les pavillonnaires du périurbain, qui souligne les tensions et le mal-vivre des catégories sociales les plus précarisées. Nathalie Ortar (2007 : 221-237) confirme et précise ce constat en écrivant que « les installations en zone périurbaine, et en particulier les installations les plus lointaines, sont rendues possibles parce que les femmes adaptent leur vie professionnelle à celle de leur famille, que ce soit en modifiant les rythmes de travail ou en transformant leur activité ». Ces femmes acceptant donc une surcharge domestique mais aussi une très routinière « omniprésente mobilité ».

- 45 Cette spécificité des milieux populaires est souvent expliquée par les horaires flexibles du travail. Ariane Pailhé et Anne Solaz (2009) indiquent, sur la base de diverses enquêtes empiriques, que l'intensification et la flexibilité du travail, croissantes sur trente ans, génèrent, en particulier dans les catégories aux horaires décalés, atypiques ou irréguliers, de fortes contraintes d'organisation de la vie quotidienne et au total sa rigidification. De son côté, Bozon (2009 : 39), évoque la banalisation de la discussion relative au travail dans la sphère privée du logement pour près des trois quarts de la population mais avec une fréquence bien moindre dans les milieux ouvriers et chez les employés de bureau. La « rupture de l'unité de lieu entre les différentes sphères de la vie » est donc un phénomène majeur qui « prend une résonance toute particulière dans les zones populaires au sein des grandes métropoles » selon May *et al.* (1998 : 11).
- 46 On sait que, le travail domestique n'étant pas encore équitablement partagé, la vie d'un homme et d'une femme active ne sont souvent pas comparables. À classe et à genre équivalents, l'âge a une profonde incidence sur les routines. Par exemple, une femme active de classe moyenne jeune (trentaine) et sans enfant (vivant seule ou en couple) dont les parents ont 55-60 ans aura beaucoup plus de liberté, et sans doute moins de rigidité temporelle de sa vie, qu'une femme socialement équivalente, de 35-45 ans, mais ayant des enfants d'une dizaine d'années. Les enfants engendrent une régularisation (école, activités sportives ou de loisirs) se traduisant en routines de vie quotidienne plus marquées. À titre d'illustration, dans une de nos enquêtes [Juan, 1997], il apparaît qu'une femme de ce type habitant un pavillon dans un lotissement de ville moyenne des Yvelines fait régulièrement, souvent chaque semaine, les trajets suivants : visite à sa mère, visite familiale aux beaux-parents, en voiture (Normandie), presque chaque fois pour le week-end, gymnastique en club, courses en hypermarché, marché municipal du centre ville, courses à proximité à pied, courses spécifiques de produits congelés pendant le judo ou le piano de la fille le mercredi, boucher du quartier (seul commerce de « proximité »), accompagnement au tennis du fils et de la fille, bibliothèque, avec le fils, orthodontiste pour les enfants, etc. À ces routines hebdomadaires s'ajoutent, plus ou moins sur le mode compensatoire, des activités plus irrégulières mais souvent plurimensuelles – relevant des césures – telles que les repas avec la fratrie et le reste de la famille élargie (cousins et

anciens maris de sœurs divorcées), le cinéma, les promenades en forêt, les brocantes ou foires au troc, en famille. Entrons un peu dans le détail des relations de couple.

- 47 Si différents chiffres et travaux [Méda, 2001 ; Ricroch, 2012] montrent les déséquilibres persistants en matière de partage des tâches domestiques – 50% de temps de travail domestique en plus pour les femmes, écart augmentant avec le nombre d'enfants –, ceux qui intéressent le plus le regard porté sur les routines du quotidien sont ceux qui traitent des aspects les plus spatiaux et les plus temporels des modes de vie. Jean-Claude Kaufmann (1992 : 74, 171) a montré que les couples en formation tentent de conserver un minimum de spontanéité et de brouiller les rôles associés au genre. Le fait de laver le linge dans la même machine est l'un des signes les plus forts de la récente stabilisation du couple ; cette dernière se traduit rapidement par un partage des rôles spécialisant les séquences de gestes et engendrant des routines déséquilibrées quantitativement et qualitativement : les femmes s'occupent beaucoup plus souvent du linge dans toutes les classes sociales mais encore plus nettement dans la classe populaire où les rôles sexués sont encore plus marqués. La fixation, négociée, des rôles conjugaux conduit à des routines et les querelles ou la comptabilité des temps, pour un partage plus équitable des tâches, à d'inextricables « casse-têtes » [Kaufmann, 1989 : 70].
- 48 Les adaptations et contraintes temporelles sont encore plus intéressantes pour nous, en particulier la désynchronisation des horaires de travail et d'absence du foyer des couples biactifs aux horaires de travail longs ou irréguliers. Les décalages du matin et du soir dans le couple et la gestion des absences de l'un ou l'autre – surtout chez les couples ayant plusieurs enfants – induisent des routines qu'il est moins pesant d'appliquer que de redéfinir fréquemment [Le Turcq et Wierink, 2009].
- 49 Au-delà de l'inégale répartition des tâches domestiques dans le couple, le phénomène de répétitivité du quotidien touche – inégalement – les deux genres et toutes les classes sociales. Cela dit, certaines circonstances, en particulier spatiales, en accentuent les effets. À cet égard, résider dans un quartier à l'urbanisme rationnel favorise les routines mais de manière encore plus marquée dans la classe populaire, en particulier dans les fractions inférieures. L'une des interviewées ayant cette position sociale déclare : « Cinq jours par semaine; le week-end c'est un peu différent mais on fait les courses, on se promène, on voit la famille, puis on commence une nouvelle semaine... quelquefois, y'a quand même des vacances ». Une autre considérait ses vacances comme un « changement d'évier » plutôt que comme une rupture dans la platitude du quotidien. L'épaisseur des routines subies est beaucoup plus importante dans la classe populaire, d'où, le besoin plus impérieux de compensations que l'on va chercher dans les imaginaires d'une culture de masse désormais généralisée¹⁶, notamment par la télévision qui annihile les « temps morts », facteurs d'ennui.

Conclusion

- 50 On a comparé plus haut les routines aux protocoles rationalisés du travail : l'ouvrier ou l'employé au travail taylorisé – n'ayant pas vraiment le choix – finit par « se lover » dans cette routine qui lui permet de robotiser son corps pour mieux se dégager, par l'esprit, et s'évader par la pensée. Mais il n'existe pas de « bureau des méthodes » en matière de vie quotidienne : la personne est à la fois sujet et objet de la rationalisation d'activités vécues comme libres. Car il s'agit bien de cela : non seulement nous décidons de notre mode d'adaptation à des espaces rigidifiés et à des horaires institués (par les entreprises,

commerces, organisation publiques, moyens de transports collectifs...), mais nous nous installons confortablement dans ce carcan temporel, les routines, à la fois pour gagner du temps, pour ordonner la vie à la fois au plan normatif et symbolique, et pour mieux libérer la partie imaginaire de notre être.

- 51 Les routines sont des usages partiellement normés manifestant une symétrie dans le dedans / dehors : dans la sphère du logement, leur mobile est d'abord temporel mais se traduit surtout en ordre spatial ; alors que les facteurs sont surtout spatiaux à l'extérieur mais se manifestent sous contrainte temporelle. On peut considérer que c'est la présence oubliée des normes qui permet de distinguer une simple habitude, plus ou moins irrégulière ou informe, d'une véritable routine. Dans la routine, le sens du « devoir faire ainsi » devient opaque à la conscience (sauf si surgit une difficulté qui oblige à une décision adaptative) et c'est cette irréflexion – ce caractère mécanique ou incarné – qui permet l'efficacité pratique de la routine tout en lui donnant sa fonction principale de libération temporelle de l'esprit pour d'autres tâches de réflexion ou d'évasion onirique. C'est pourquoi seuls les êtres humains produisent de véritables routines, les animaux ne connaissant que les habitudes créées, apprises ou génétiquement déterminées.
- 52 S'agissant des routines extérieures, le système normatif est donné par les infrastructures et les zonages urbains, inévitables tant que les voiries sont surtout produites pour satisfaire des exigences systémiques de gestion économique ou de rationalisation des flux en fonction des pôles et des connexions, non pour satisfaire des besoins humains ou – *a fortiori* – des projets personnels d'ailleurs ingérables collectivement. Ce n'est que dans les milieux polymorphes et polyfonctionnels et par la promotion d'un urbanisme moins « motorisant » et plus diversifié que les routines, sans sacrifier leur fonction existentielle, pourront se laisser rompre ponctuellement, ouvrant ainsi à l'imprévu et à la rencontre, et fluidifiant partiellement un quotidien toujours plus rigidifié tant par les logiques du système que par les tactiques de l'acteur.

BIBLIOGRAPHIE

- AMAR G. (1993), Pour une écologie urbaine des transports, *Les Annales de la Recherche Urbaine* n° 59-60, pp. 141-151.
- ASCHER F. (1998), « Les institutions des villes face à trois dynamiques urbaines : la vitesse, la spécialisation et l'autonomie », in N. May, P. Veltz, J. Landieu, T. Spector (dirs.), *La ville éclatée*, Paris, Editions de l'Aube, pp. 81-91.
- AUGE M. (1992), *Non lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 153 p.
- BACHELARD G. (1950), *La dialectique de la durée*, Paris, PUF, 1980, 151 p.
- BALANDIER G. (1974), *Anthropo-logiques*, Paris, PUF 1985, 320 p.
- BALANDIER G. (1984), La sociologie du quotidien, *Encyclopaedia Universalis (Les enjeux)*, pp. 696-699.
- BALANDIER G. (1994), *Le Dédale*, Paris, Fayard, 236 p.

- BASTIDE R. (1968), « La connaissance de l'événement », in G. Balandier *et al.* *Perspectives de la sociologie contemporaine*, Paris, PUF, pp. 159-168.
- BOZON M. (2009), « Comment le travail empiète et la famille déborde », in A. Pailhé & A. Solaz (dirs.), *Entre famille et travail*, Paris, INED-La Découverte, pp. 29-54.
- BREVIGLIERI M. (2006), Penser l'habiter, estimer l'habitabilité, *Tracés*, n° 23, pp. 9-14.
- CERTEAU M. de (1980), *L'invention du quotidien. Arts de faire*, Paris, Ed. 10/18, 316 p.
- CHALAS Y. (1988), La routine. Analyse d'une composante de la vie quotidienne à travers les pratiques d'habiter, *Cahiers Internationaux de Sociologie*, vol. LXXXV, pp. 243-256.
- CHOMBART-DE-LAUWE P.-H. (1982), *La fin des villes, mythe ou réalité*, Paris, Calmann-Lévy, 246 p.
- DEGENNE A., LEBEAUX M.-O. (1991), L'entraide entre les ménages, un facteur d'inégalités sociales ?, *Sociétés contemporaines* n°8, pp. 21-42.
- DOUGLAS M. (1967), *De la souillure*, Paris, La découverte, 194 p.
- DUVIGNAUD J. (1977), *Lieux et non lieux*, Paris, Galilée, 153 p.
- GAVRAY C. (2007) (dir.), *Femmes et mobilités*, Marcinelle, éditions Cortext, 2007, pp. 221-237.
- GIDDENS A. (1984), *La constitution de la société*, Paris, PUF, 1987, 474 p.
- GOFFMAN E. (1959), *La mise en scène de la vie quotidienne*, 1959, Paris, Ed. de Minuit, 1973, T.1, 263 p. & T.2, 372 p.
- GORZ A. / BOSQUET (1973), « L'idéologie sociale de la baignole », in *Ecologie et politique* Paris, Ed. du Seuil, 1975, 249 p.
- GROSSIN W (1974), *Les temps de la vie quotidienne*, Paris, Mouton, 416 p.
- HANNERZ U. (1980), *Explorer la ville*, Paris, Ed. de Minuit, 1983, 419 p.
- HELLER A. (1970), *Sociologia de la vida cotidiana*, (tr. esp.) Barcelona, Peninsula, 1987, 423 p.
- HUOT J.L. (dir.) (1988), *La ville neuve, une idée antique ?* Paris, Ed. Errance, 269 p.
- JAVEAU C. (1991), *La société au jour le jour*, Bruxelles, Ed. De Boeck, 292 p.
- JAVEAU C. (1992), Microrituels et gestion du temps, *Cahiers Internationaux de Sociologie*, Vol. XCII, pp. 59-71.
- JAVEAU C. (2003), *Sociologie de la vie quotidienne*, Paris, PUF, 128 p.
- JOSEPH I. (1984), *Le passant considérable*, Paris, Librairie des Méridiens, 146 p.
- JOSEPH I. (1992), « Le Troglodyte et le polyglotte », Séminaire RATP, *Ecologie des transports urbains*, n°73, pp. 32-46.
- JUAN S. (1991), *Sociologie des genres de vie ; morphologie culturelle et dynamique des positions sociales*, Paris PUF, 283 p.
- JUAN S. (1995), *Les formes élémentaires de la vie quotidienne*, Paris, PUF, 286 p.
- JUAN S. (1997), (dir.), *Les sentiers du quotidien*, Paris, L'Harmattan, 204 p.
- JUAN S. (2007) (dir.) *Actions et enjeux spatiaux en matière l'environnement. De la contestation écologiste aux mesures de protection*, L'Harmattan, 2007.
- JUAN S. (2011), Paysages urbains rationalisés : de l'orthogonalité et du zonage dans la ville aux origines de la circulation, *Terrain* n° 57, pp. 159-171.

- INSEE Première n° 571, mars 1998.
- KAUFMANN J.-C. (1989), *La vie ordinaire*, Paris, Ed. Greco, 155 p.
- KAUFMANN J.-C. (1992), *La trame conjugale*, Paris, Nathan, 276 p.
- LEFEBVRE H. (1961), *Fondements d'une sociologie de la quotidienneté* (T.2 de la *Critique de la vie quotidienne*), Paris, Ed. L'Arche, 360 p.
- LEFEBVRE H. (1968), *La vie quotidienne dans le monde moderne*, Paris, Gallimard, 1975, 377 p.
- LETURCQ M., WIERINK M. (2009), « Temps de travail et bien-être des mères de familles nombreuses », in A. Pailhé & A. Solaz (dirs.), *Entre famille et travail*, Paris, INED-La Découverte, pp. 99-120.
- MAUSS M. (1934), « Les techniques du corps », in M. Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1980, pp 365-386.
- MAY N, LANDIEU J., SPECTOR T & VETZ (1998), « Introduction » in N. May, P. Veltz, J. Landieu, T. Spector (dirs.), *La ville éclatée*, Paris, Editions de l'Aube, pp. 7-18.
- MEDA D. (2001), *Le temps des femmes*, Paris, Flammarion, 233 p.
- MINKOWSKI E. (1933), *Le temps vécu*, Paris, PUF, 1995, 409 p.
- MORIN E. (1962), *L'esprit du temps*, Livre de poche, 1975, 288 p.
- ORTAR N. (2007), « La campagne, la maison et les femmes : aux limites des mobilités périurbaines en France », in C. Gavray (dir.), *Femmes et mobilités*, Marcinelle, éditions Cortext, 2007, pp. 221-237.
- ORTEGA Y GASSET J. (1980), *El hombre y la gente*, Madrid, Alianza editorial, 287 p.
- PAILHE A., SOLAZ A. (2009) « La famille 'à flux tendu' : quotidien des parents et pratiques des employeurs » in A. Pailhé & A. Solaz (dirs.), *Entre famille et travail*, Paris, INED-La Découverte, pp. 466-467.
- PERON M. *La fin des vitrines*, Ed. de l'E.N.S. Cachan, 1993.
- PIETTE A. (1992), Les rituels du principe d'ordre à la logique paradoxale. Points de repère théoriques, *Cahiers Internationaux de Sociologie*, Vol. XCII, pp. 163-179.
- PIETTE A. (2013), Au cœur de l'activité, au plus près de la présence, *Réseaux* n° 182, pp. 57-88.
- PREM H.J., DYCKERHOFF U. (1986), *Le Mexique ancien*, Bordas, 1994, 420 p.
- REY A. (dir.) (1992), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert 2000 (3 vol.), 4304 p.
- RICROCH L. (2012), *Regards sur la parité*, INSEE, http://www.insee.fr/fr/ffc/docs_ffc/ref/FHPARIT12g_D3tachesd.pdf
- ROUGÉ L., (2007), Le mal-vivre dans les lotissements », in Juan (dir.) *Actions et enjeux spatiaux en matière l'environnement. De la contestation écologiste aux mesures de protection*, L'Harmattan,.
- SCHELLING T. (1971), Paris, PUF, 1980, 247 p.
- SCHEMEIL Y. (1999) *La politique dans l'orient ancien*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 478 p.
- SCHUMPETER J. (1911), *Théorie de l'évolution économique*, Paris, Dalloz, 1999, 371 p.
- SERGENT B. (1997), *Genèse de l'Inde*, Payot, 584 p.
- SIMMEL G. (1900) *Philosophie de l'argent*, Paris, PUF, 1987, 662 p.

SIMMEL G. (1922), « L'aventure », in G. Simmel, *Philosophie de la modernité*, Paris, Payot, 1990, pp. 305-325.

VERRET M. (1979), *L'espace ouvrier*, Paris, Armand Colin, 232 p.

WEBER M. (1921), *Économie et société*, T.1, Paris Plon Agora, 1995, 411 p.

WEBER M. (1911-1914), *La domination*, Paris, La Découverte 2014, 427 p.

NOTES

1. Expression traduisant le titre d'un livre de Thomas Schelling écrit en 1971 (PUF, 1980).
2. Le terme date de la Renaissance selon le *Dictionnaire historique de la langue française* (dir. Rey, Le Robert) et signifiait métaphoriquement prendre le même chemin de pensée, puis action machinale au 17^e siècle ; le sens de routine se fixe au 20^e siècle tant en français qu'en anglais en tant que séquences fixes de gestes ou d'instructions opposées à l'innovation ou au changement.
3. Pour plus de précisions sur ce point, voir nos ouvrages *Sociologie des genres de vie* (PUF, 1991) et *Les formes élémentaires de la vie quotidienne* (PUF, 1995). C'est surtout dans ce dernier texte, que sont identifiés (après le rappel des précurseurs chez les durkheimiens, les chercheurs de Palo Alto ou de Chicago et de certains phénoménologues, ainsi que Simmel, Veblen, Sumner, Schütz) les principaux auteurs fondateurs du champ : Goffman, Garfinkel, Cicourel, Balandier, Morin, Heller, Lefebvre, Duvignaud, Giddens, Elias, Luhmann, Habermas, De Certeau, Hoggart, etc.
4. Outre Lefebvre, Heller (*Sociologie de la vida quotidiana*, 1970, tr. esp. Peninsula, Barcelone, 1987) et Balandier, puis l'auteur de ces lignes, on pense à des sociologues tels que Claude Javeau, surtout à *Sociologie de la vie quotidienne* (PUF, 2003) ou *La société au jour le jour* (1991, La Lettre Volée, Bruxelles, 2003).
5. Dans *Philosophie de l'argot* (PUF, 1987), livre dont une bonne partie est consacrée aux SDV.
6. Contrairement aux interactions superficielles vécues dans la rue ou en public, comme Erving Goffman l'a amplement montré. Goffman (*La mise en scène de la vie quotidienne*, 1959, Minuit, 1973), utilise à plusieurs reprises le vocable routine dans les contextes d'interaction pour qualifier les rôles régulièrement joués en public en termes de (re)présentation de soi.
7. *INSEE Première* n° 571, mars 1998.
8. Expression que Balandier utilise dans plusieurs textes. Cf. par exemple le chapitre sur l'imaginaire du livre *Le Dédale*, p. 110 (Fayard, 1994).
9. Ambivalence bien notée par de jeunes auteurs comme Marc Breviglieri. L'aisance du geste donnant l'impression d'une agilité naturelle, repose sur une ambivalence face à la question de la liberté, en cela que le rapport usuel et familier au monde consolide l'être et favorise « le maintien de soi » mais se fige aussi dans des gestes répétitifs et mécaniques (Breviglieri, « Penser l'habiter, estimer l'habitabilité », *Tracés : bulletin technique de la Suisse romande*, 2006, en ligne).
10. L'important concept de sécurité ontologique proposé par Giddens s'inscrit dans la lignée de recherche en psychologie sociale anglo-saxonne des années 1960.
11. La vie, ajoutait-il, « se relie à elle-même horizontalement, par la juste cadence des instants successifs unifiés dans un rôle » (Bachelard, *La dialectique de la durée*, 1950, PUF, 1980, p.139).
12. On pourrait même généraliser ce propos sur la base des travaux de l'archéologie en montrant que c'est vrai depuis la plus haute Antiquité (Huot J.L., dir., *La ville neuve, une idée antique ?* Ed. Errance, 1988). Les travaux de Granet sur la Chine, de Sargent sur l'Anatolie, de Schemeil sur la vallée de l'Indus, de Prem et Dyckerhoff sur le Mexique (notamment) corroborent cette corrélation en lui donnant une allure universelle dès lors que les villes apparaissent...
13. Lesquels ont bien changé entre-temps, car devenus essentiellement des touristes...

14. L'anthropologue Marc Augé (*Non lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Seuil, 1992), en reprenant à son compte l'assimilation entre l'accélération de l'histoire et celle du quotidien, associée à la notion de « surmodernité », caractérisée par l'excès absolu et la surabondance événementielle, le concept de « non-lieux ». Ces espaces monofonctionnels favorisent la circulation des hommes et des marchandises ; c'est même leur fonction selon Augé. Cette voie de recherche avait déjà été ouverte par Bastide (1968) pour le premier terme et par Duvignaud pour le second (Duvignaud J. *Lieux et non lieux*, Galilée, Paris, 1977 ; en particulier par l'application du concept de non lieu et de non ville aux cités ayant perdu la mémoire, l'ayant remplacée par les flux et s'accrochant aux mythes en guise de compensation (1977, p. 50).

15. Edgar Morin évoque le travail, le logement et les week-ends – vacances comme les trois pôles de vie (*L'esprit du temps*, 1962, Livre de poche, 1975, p. 247).

16. Edgar Morin (*L'esprit du temps*, 1962, Livre de poche, 1975, p. 211) évoque les mutations de la culture de masse et ses fixations en répétitions et similitudes dans la quotidienneté de ceux pour qui le présent domine sur l'avenir.

RÉSUMÉS

La routine renvoie à la structuration institutionnelle du temps et aux automatismes personnels que chacun met en place, tant pour se protéger de l'incertitude menaçante que pour éviter le poids des petites décisions permanentes, libérant ainsi l'énergie vitale et une possible créativité. Elle est un protocole de vie quotidienne se traduisant par une séquence rationnelle d'actes spatio-temporellement bornés, réalisés à l'intérieur de la sphère du logement ou au dehors où elle se manifeste en trajet. Ces derniers sont dépendants du type d'urbanisme, des localisations organisationnelles et des réseaux physiques, mais néanmoins optés sous contrainte. C'est tout d'abord le champ dans lequel s'insèrent les routines qui nous intéressent ici : celui de la vie quotidienne, qu'il nous faut rapidement délimiter en désignant ses concepts fondamentaux. Puis c'est la définition des routines internes / externes ou privées et publiques qui nous occupera pour mieux examiner leurs spécificités en matière de mobilité.

The routine concerns the institutional structuring of time and personal automatisms that everyone put in place, both to protect themselves from threatening uncertainty as to avoid the weight of small permanent decisions, freeing vital energy and possible creativity.

It is a protocol of daily life resulting in a rational sequence of space and time bounded acts done within the sphere of the home or outside where the routine realizes itself by travels. These travels are dependent of the types of urban planning, the organizational locations and the physical networks, they are nevertheless opted under stress.

In a first time, it is the field in which routines fit into that interests us here: to understand everyday life, we need to quickly define it designating its fundamental concepts. Then it is the definition of internal / external, public or private, routines, that will take us, to better examine their characteristics in terms of mobility.

INDEX

Mots-clés : vie quotidienne, routine, temps, automatisme, rationalisation, petite décision, protocole, déplacement, urbanisme fonctionnaliste

Keywords : daily life, routine, time, automatism, rationalization, small decision, protocol, travel, functionalist urbanism

AUTEUR

SALVADOR JUAN

Professeur de sociologie à l'université de Caen,
Basse-Normandie et chercheur au CERREV
salvador.juan@unicaen.fr